

Les formations HEP : des effets sur le terrain ?

Les premières HEP de Suisse ont ouvert leurs portes en 2001; les premiers diplômes ont été décernés en 2004. À la fin des années 1990, plus personne – ni les politiques, ni les professionnels, ni les associations d'enseignants – n'envisage de conserver le modèle « École normale ». Très rapidement, après l'ouverture du chantier « Hautes écoles pédagogiques », de manière quasi simultanée et en adéquation avec ce qui se passe à l'international (Hofstetter et al., 2000), les HEP accueillent et forment les futurs enseignants. Les axes essentiels que la HEP Valais, comme d'autres HEP, a développés sont les suivants: la *professionnalisation* (Périsset, sous presse), l'*alternance intégratrice* (Périsset et al., 2006) entre formation en institution et formation sur le terrain avec un accent fort mis sur l'accompagnement par des praticiens formateurs et des superviseurs formés spécifiquement (Périsset, 2009), la *pratique réflexive* (adossée aux sciences de l'éducation, Perrenoud, 2004; Périsset & Buysse, 2008), le *travailler ensemble* (Périsset, 2014).

Sans doute parce que les anciennes Écoles normales ne disposaient pas de service de recherche comme en ont développé les HEP, peut-être aussi parce qu'alors la tendance aux mesures chiffrées n'était pas encore aussi prégnante qu'elle l'est à présent, l'occasion a été manquée de documenter la comparaison des effets des nouvelles formations par rapport à celles qu'elles ont remplacées. À l'heure où certains politiciens suisses souhaitent que la formation des enseignants adopte la même forme duale que celle des « apprentissages » (4 jours/semaine, travail en entreprise plus 1 jour de cours en école professionnelle) – il y aurait un *apprentissage pour être enseignant* comme il y a un *apprentissage pour devenir carrossier*, il convient de se demander si la « réforme HEP » en valait vraiment la peine et en quoi l'effort a porté ses fruits. Les mieux placés pour y répondre nous semblent être les directeurs d'établissements scolaires, eux qui voient au quotidien travailler les nouveaux enseignants issus de la HEP et ceux qui ont « fait » jadis l'École normale, directeurs qui sont en contact permanent avec les parents auxquels la *professionnalité* des enseignants et l'attention que ceux-ci portent à chaque enfant n'échappent pas.

À l'occasion d'entretiens menés avec des directions de centres scolaires qui ont sous leur administration des classes primaires et secondaires, plusieurs éléments saillants sont apparus, qui montrent que oui, la formation HEP a une influence et que cette influence est positive tant du point de vue identitaire que par rapport à la conception du métier qu'ont les nouveaux enseignants.

Un point est particulièrement apprécié par les directions: la facilité avec laquelle les collaborations entre collègues fonctionnent. « *En primaire, la collaboration, on n'a pas besoin de la forcer parce qu'elle est naturelle, ils ont été formés à ça* ». Un autre renchérit: « *Si on se trouve dans un établissement où on a 2/3 des enseignants qui sont sortis de la HEP, on a autre chose. Des gens qui ont appris à collaborer, des gens à qui on n'a pas dû forcer tout ça. Qui sont plus ouverts. Oui, c'est incroyable.* »

Ensuite, les enseignantes et enseignants formés à la HEP ont développé une grande capacité à se remettre en questions, à accepter les questions des collègues et celles du directeur et à s'en saisir comme autant d'appuis pour réfléchir, pour évoluer, pour réguler :

Il y en a qui sont très à l'aise lors des visites qu'on fait avec l'inspecteur, surtout ceux qui ont passé par la HEP parce qu'on sent qu'ils ont l'habitude d'avoir ce genre de discussion. Ceux qui sont passés par la HEP, ils réfléchissent tout le temps à ce qu'ils font, ils se posent des questions, ils le font systématiquement, ils en discutent ouvertement entre eux, sans qu'il y ait une gêne, ils disent j'ai une difficulté ici, ils demandent de l'aide quand ils en ont besoin. Franchement, c'est un plaisir, moi je suis convaincu qu'ils enseignent mieux que ceux qui ont fait l'École normale – c'est dur pour l'ancienne formation, mais franchement, on voit la différence. En primaire, on a beaucoup de nouveaux engagés en 10 ans, presque tous de la HEP, donc il y a une manière de travailler qui a changé. Au niveau pédagogique, ils sont très bien formés à la HEP, ce qui fait que quand je vais les voir enseigner, j'ai l'impression que je peux moins leur apporter, parce que souvent quand je lui propose quelque chose, il l'a déjà essayé, déjà expérimenté, s'est déjà rendu compte que ça ne fonctionnait pas.

Entre collègues, à la récréation, on parle beaucoup « métier » :

En primaire, on parle beaucoup de... comment tu fais, je te passe un document... Même pendant la récréation, ils parlent de leur métier. Ils parlent beaucoup plus de: qu'est-ce que tu as fait dans... dans ton degré l'année passée parce que maintenant je les reprends, ou: j'ai des 4^e, et toi tu as des 3-4^e, comment tu fais passer ça, ou: si j'ai quelque chose je te le donne. On parle beaucoup du métier quoi.

Autre effet, identitaire celui-là: le fait que les formations à l'enseignement au primaire et au secondaire soient regroupées sous le même toit, dans le même bâtiment HEP, avec des cours où les mêmes concepts sont présentés, a des impacts sur la manière qu'ont les enseignants des deux degrés de se parler, de collaborer, de se comprendre, de se respecter :

Au cycle, les nouveaux qu'on a engagés depuis 5-6 ans, ils sont collègues avec les primaires, aussi parce qu'ils passent par la HEP, qu'à la HEP ils croisent des étudiants du primaire, et que tout à coup ils les retrouvent comme collègues ici. Ça prendra du temps, parce que les plus anciens ont encore dans leur tête, « mon école, c'est le cycle » et les plus récalcitrants en primaire, après avoir bien réfléchi, c'est des gens qui ont travaillé à l'époque où il y avait deux écoles, deux directions. Peut-être qu'ils se connaissent seulement parce qu'ils se sont croisés dans les couloirs de la HEP, mais ils viennent de la même école, ils ont suivi la même formation pédagogique. Avant il y avait l'École normale ou l'Uni, il y avait des enseignants qui disaient « mais moi j'ai fait l'uni quand même ». Ce n'est pas aussi net que ça, mais on le ressentait quand même un peu. Maintenant, ils ont tous fait la HEP, ou quasiment tous. Et quand ils commencent à parler d'école, ils se comprennent, alors qu'avant ils ne se comprenaient pas.

Si, jadis, les formations empêchaient la mobilité – une maitresse enfantine n'avait pas le diplôme lui permettant d'enseigner en primaire – et favorisaient de ce fait une certaine hiérarchie au sein même de la profession (*petits enfants, petits problèmes, petit prestige*), la mobilité

Les formations tertiaires à l'enseignement

Danièle Périsset



offerte par la formation généraliste que délivre actuellement la HEP et le fait que des stages soient obligatoires dans tous les degrés de l'école enfantine et de l'école primaire a effacé toute trace de distinction et de (dé) valorisation :

C'est la même formation, des personnes qui ont fait la formation plutôt pour les petits degrés et qui finalement se retrouvent en 6^e HarmoS ou l'inverse. Maintenant, on voit des choix clairs de personnes qui disent « je suis en primaire depuis 4-5 ans, le jour où il y a un poste en enfantine je le prends ». Alors qu'avant, c'était inimaginable. Que quelqu'un d'enfantine veuille travailler en primaire ça a toujours été, mais le contraire, ça n'était pas possible. Maintenant, je dis que c'est un degré, de 1^{re} HarmoS à 8^e HarmoS. Il y en a encore un deux qui ont l'image d'être plus importants parce qu'ils ont les plus grands et puis voilà. Ils arrivent à la retraite ceux-là. Et ça, franchement, c'est un gros plus.

La mauvaise image de la HEP qu'ont certains politiciens – les demandes de changement, d'amélioration, etc. au niveau des plans d'étude notamment ne cessent d'être déposées auprès du Grand Conseil valaisan – interroge les directeurs :

Ce qui me surprend toujours, quand j'entends des remarques négatives à propos de la HEP, c'est que... nous quand on voit les enseignants qui sortent, c'est juste extraordinaire, après la formation elle est peut-être trop longue, elle est peut-être trop courte, elle est peut-être trop tout ce qu'on veut, mais, mais au final, ils ont une excellente formation. Après, ça fait partie du jeu quand on est étudiant de dire c'est trop long, c'est trop compliqué et puis on devrait faire plus court, mais on a ça dans toutes les formations pas seulement là. Par contre quand on a les politiciens qui viennent nous dire la formation elle n'est pas bonne, ce n'est pas vrai. Elle est sûrement perfectible, mais la différence est vraiment très nette, entre ceux qui sont passés par cette formation et les autres.

Dans la revue des enseignants valaisans (*Résonances*) de février 2010, alors que la HEP-VS s'apprête à fêter ses 10 ans d'existence, le chef du service de l'enseignement valaisan fait part d'un peu de scepticisme par rapport au succès de l'institution et à son acceptation par les enseignants sur le terrain.¹ Pour lui, « les formations que la HEP propose, les cours qu'elle met sur pied, les appuis et les conseils qu'elle apporte doivent être reçus

comme une manne attendue, voire désirée. (...) L'école n'est ni une fiction, ni un concept mais une incarnation. Le pari sera gagné lorsque les enseignants valaisans diront « notre École » en parlant de la HEP ».

Les entretiens que nous avons menés avec ces directions d'école l'attestent : la HEP a gagné son pari de renouveler, en Valais, la formation à l'enseignement. Elle a contribué au développement professionnel des enseignants et au rapport qu'ils entretiennent avec leur métier, avec chaque élève et en particulier avec ceux qui sont en difficulté, avec leurs collègues, avec leur hiérarchie. La formation HEP, destinée à accroître le niveau de professionnalité des enseignants, bien que perfectible et qui doit continuer à évoluer, se questionner, s'améliorer, a cependant atteint son but premier : être au service des élèves qui sont confiés aux enseignants formés par ses soins. ◇

¹ Pour une analyse de la difficulté qu'a le politique à entendre le scientifique et le pédagogique, voir : Draelants, H. (2007). *Les savoirs pédagogiques comme source de légitimation pour l'action publique en éducation. Les cahiers de Recherche en Éducation et Formation*, n° 59. Louvain-la-Neuve : GIRSEF. Lire aussi : Dubet, F., Pourquoi ne croit-on pas les sociologues ? *Éducation et sociétés*/2002 (no 9), p. 13-25

Références bibliographiques

Hofstetter, R., Criblez, L. & Périsset, D. (Ed.). (2000). *La formation des enseignant(e) s : Histoire et réformes actuelles*. Berne : Peter Lang.

Périsset, D. (sous presse). Mais pourquoi parle-t-on tellement de professionnalisation ? Entre sociologie des professions et nouvelles gouvernances : réflexion autour d'un concept polymorphe. In B. Wenzel, V. Lussi & R. Malet (Ed.), *Professionnalisation de la formation des enseignants : des fondements aux retraductions nationales*. Nantes : Presses universitaires.

Périsset, D. (2014). « Travailler ensemble » en formation à l'enseignement : une obligation productive. *Questions vives*, 21, 97-113.

Périsset, D. (2009). Former à l'accompagnement en stage et à la supervision pédagogique : enjeux et défis. Les propositions de la Haute école pédagogique du Valais (Suisse). *Éducation et francophonie*, XXXVII, 1, 50-67.

Périsset, D. & Buysse, A. (2008). *La pratique réflexive entre intentions et situations de formation*. Actes du 20^e colloque ADMEE- Europe, Université de Genève, Suisse.

Périsset, D. et al. (2006). L'alternance intégratrice, une dynamique multiple. Les propositions de la HEP-VS. *Actes de la recherche n° 5, HEP-BEJUNE* (pp. 7-22). Porrentruy : HEP-BEJUNE.

Perrenoud, Ph. (2004). Adosser la pratique réflexive aux sciences sociales, condition de la professionnalisation. *Éducation Permanente*, n° 160, septembre, pp. 35-60.